

— Et vous devez en être tout heureux.

— Mais dites-moi donc quelle mouche vous a piqué, pour avoir inventé cette farce.

— J'ai voulu fêter, par un cortège naturaliste, le dernier jour que nous passerons en compagnie de nos camarades, les arabes.

Décidément, la plaisanterie était charmante, et tout le monde la prit comme telle.

Même, pour consacrer le plaisir général, de Sambry invita les chefs Arabes à partager le repas, et fit une distribution de vivres au personnel des marchands d'ivoire

Chacun était dans un ravissement complet et l'on fraternisa jusqu'à la nuit tombante.

Alors le chef blanc remit sur le tapis les projets futurs et confirma le départ pour le lendemain de grand matin.

Puis on s'en alla retrouver sa couche, satisfait de la journée dans laquelle l'esprit léger de Criquet avait su mettre une note aussi joyeuse.

## XXI

### CRIQUET FAIT DES SIENNES

Dès l'aurore on fit ses adieux aux Arabes et l'on se mit en route.

— Nous suivrons les conseils des marchands d'ivoire en nous écartant de Nyangwé, dit le chef blanc.

Cette mesure remporta l'approbation unanime.

On cheminait d'un pas dégagé, avec le bon ordre habituel, et ce qui était plus, les quelques jours de repos qu'on avait goûtés regaillardaient le corps et donnaient aux sens cette satisfaction intime que d'aucuns appellent la force morale.

On bavardait sur toute la ligne, sous l'impression d'une confiance absolue dans l'avenir ; et certes, si en ce moment, Calao et ses brigands se fussent avisés de cogner les voyageurs, ceux-ci eussent étouffé leurs tentations criminelles, comme on étouffe les cris impuissants d'un être qu'on domine.

Toutes les figures étaient éclairées de ce nuage serein qui dénote le calme de l'âme et qui annonce dans l'homme, une foi absolue en lui-même.

Du reste, la nature elle-même semblait vouloir aider à cette situation souriante.

Le soleil s'était levé dans une atmosphère passablement couverte, qui mitigeait les ardeurs de l'astre lumineux et qui laissait circuler dans l'espace un air d'autant plus respirable qu'il était embaumé par les senteurs des millions de fleurs qui émaillaient la plaine et les forêts.

La route était large et peu sablonneuse, offrant ainsi aux passants une voie facile, que la verdure rendait charmante.

Ce qui frappait surtout les regards c'était l'énorme quantité de bananiers qui croissaient dans ces parages, et dont les larges feuilles s'étalaient comme autant d'éventails fantaisistes.

Les explorateurs avaient un vrai plaisir à marcher sous l'égide de paravents aussi gracieux que gigantesques.

Le reste de la végétation était à l'avenant, puisque les plantes les plus disparates animaient de leurs formes différentes, ces flots de branches et de verdure.

La présence de toutes ces beautés causaient, cependant, certains ennuis aux voyageurs, en ce sens qu'on avait toutes les peines du monde à faire avancer von Ruff.

L'incorrigible savant, ébloui et attiré par les splendeurs de la nature, s'efforçait de rester en arrière, se souciant médiocrement des plans arrêtés.

Il voulait glaner à droite ou à gauche, s'enfoncer dans la forêt, mettre la main sur telle ou telle fleur ou bien encore examiner de près telle ou telle tige.

Plus d'une fois de Sambry avait dû le rappeler à l'ordre ; mais toujours, le naturaliste, dominé par les ardeurs de sa science, savait se soustraire à la vigilance des compagnons, pour se livrer, bon gré mal gré, à son occupation favorite.

Alors des retards se produisaient dans la marche de la caravane.

On s'apercevait bientôt de l'absence de von Ruff ; et, comme il eut été inhumain de le laisser derrière soi, on était obligé d'aller le cueillir, penché qu'il était sur ses chères plantes.

En conséquence l'étape subit des ralentissements continuels, au grand mécontentement de chacun.

Sir William bougeonnait ouvertement.

— Si vous permettez à von Ruff de prendre ces libertés, dit-il, je

ne sais pas pourquoi je ne pourrais pas, de mon côté, prendre les mêmes latitudes.

— Ah ça, vous aussi ? demanda le chef d'un ton ombrageux.

— Parfaitement. Je réclame mes droits.

— Quels droits ?

— Ceux de la chasse, parbleu !

— Eh bien, mon ami, vous chasserez plus tard.

— Mais, sacrebleu, pendant toutes ces attentes j'aurais déjà pu abattre pas mal de gibier !

— Vous n'y songez pas, j'espère.

— Au contraire, j'y songe bien sérieusement.

— Mais alors, tout le monde nous déserte.

— Suis-je le premier ?

— Non, mais vous ne devriez pas même être le dernier.

— Mais enfin, von Ruff.....

— Von Ruff est un sot.

Puis, avec un mouvement d'impatience :

— D'ailleurs, il faut que cela finisse, ajouta le chef.

Criquet se chargea de la solution :

— J'ai trouvé ! exclama-t-il.

Le Bruxellois fit un tel tapage et une telle gesticulation, que les explorateurs crurent positivement qu'il avait découvert un trésor.

— Vous avez trouvé, quoi ? interrogea de Sambry.

— Le moyen ?

— Quel moyen ?

— Celui de tenir von Ruff auprès de nous.

— J'en doute fort.

— Moi je vous le garantis... sur facture.

— Voyons, Criquet, pas de plaisanteries, n'est ce pas ? Il faut que nous avancions.

— C'est précisément mon but.

— Vous voulez, peut-être, garotter von Ruff ?

— Justement, s'écria Criquet. C'est le seul remède au mal.

Un éclat de rire général répondit à cette élucubration.

Le Bruxellois eut l'air d'être un peu froissé de cette manifestation hilarante.

— Pourquoi donc riez-vous ? demanda-t-il d'une voix brève.

— Parce que réellement vous n'y allez pas de main morte, riposta Henri.

— C'est dans les grands dangers qu'on reconnaît les grands hommes, conclut Criquet gravement.

— Ce qui fait sous-entendre que vous en êtes un ?

— Je ne dis pas non.

— Voyons, intervint de Sambry, est-ce sérieux ?

— Tout ce qu'il y a de sérieux.

— Il a raison, appuya sir William.

— Je le crois bien, fit Criquet. Voici ce que je propose de faire : On prendra von Ruff par la peau du dos, on lui liera les deux bras et on le forcera à marcher entre deux de nous autres. De la sorte nous pourrons le surveiller de près et toute évasion herborisatrice lui deviendra impossible.

Le moyen préconisé par le Bruxellois paraissait excessif, surtout à de Sambry, dont le cœur compâtissant était incapable de tolérer le moindre mal qu'on aurait fait à son prochain.

Il se rebiffa énergiquement, au grand étonnement de Criquet, qui estimait sa trouvaille superlativement magnifique.

Cependant, comme il fallut bien prendre une décision quelconque à l'égard de von Ruff, on convint, après bien des pourparlers, d'appliquer en partie la règle émise par Criquet.

On ne garotterait pas le savant, mais on le forcerait à cheminer entre deux des explorateurs qui recevraient ordre formel de ne point le laisser échapper. Et comme la chose ne pouvait trouver meilleure application que par l'intermédiaire des deux amis mécontents, on désigna Criquet et sir William comme gardiens du malheureux naturaliste.

Bientôt von Ruff marchait sous la tutelle de ses nouveaux conducteurs, qui jetaient sur lui des regards sévères et impitoyables.

L'infortuné savant se soumit assez patiemment à son sort bizarre, et ne marquait que par des soupirs profonds les regrets de son âme, lorsque de temps en temps il distingua dans les herbes une plante ou une fleur qu'il aurait voulu posséder, mais que ses impassibles camarades lui empêchaient de récolter.

Néanmoins on s'aperçut bien vite que la mesure prise avait du bon, car maintenant la caravane cheminait sans interruption et sans encombre.

Sur le midi on campa dans un grand bois, et comme de Sambry s'apitoya réellement sur la position de von Ruff, il lui permit de se livrer aux plaisirs de l'herborisation pendant le temps du repos.

Cette autorisation eut son effet immédiat.

Comme un échappé de collège, et sans attendre son reste, von Ruff s'empressa de filer vers l'intérieur de la forêt, afin de se rattrapper des privations imposées.

— Je parie qu'il en oubliera jusqu'à son dîner, fit Criquet.

— Il en est capable, répondit le chef.

— J'en mettrais ma main au feu.

— Enfin ; c'est son affaire.

On mangea de bon appétit et l'on se refit un peu les membres de la fatigue du matin.

Criquet avait deviné juste.

Pendant toute la durée de la halte il n'y eut pas de von Ruff à voir, et son couvert resta intact sur la table commune.

On fut forcé d'envoyer à sa recherche Mwama, qui le dénicha au milieu d'un fourré, en train, cette fois, de ramasser avec un soin méticuleux, des cailloux de différentes couleurs.

Le serviteur eut beaucoup de peine à se faire suivre par le savant, qui ne consentit à le faire qu'après avoir bourré ses poches de ses soi-disant précieux échantillons.

Au bout de peu de temps, on eut réorganisé la caravane, et von Ruff reprit sa position entre Criquet et sir William et sous leur garde spéciale.

Tout alla bien jusque vers la fin de la journée.

A cette heure on était arrivé dans un endroit moins herbeux et passablement veuf d'arbres, et l'on se prit à songer au campement pour la nuit, lorsque Mwama signala l'approximité d'un village.

Ceci étonna beaucoup les explorateurs, car aussi loin que pouvaient porter les regards, on ne put distinguer trace d'hommes ni d'habitations

— Moi je n'y vois goutte, remarqua sir William.

— Je ne suis pas plus heureux que vous, fit de Sambry.

— Quant à moi, compléta Criquet, je prétends que Mwama se moque de nous.

Le serviteur mit la main au-dessus de ses paupières et sonda encore une fois l'espace.

— Je ne me trompe pas, dit-il, c'est bien un village.

— Où ? demanda de Sambry.

— Tenez, voilà, au nord.

Tous les regards suivirent la direction indiquée, mais personne n'en vit davantage.

Alors Mwama leur indiqua une douzaine de minces filets de fumée

blanchâtre qui flottaient dans l'air et qui se détachaient vaguement sur le ciel obscurcissant.

— Parole d'honneur, c'est vrai ! s'écria le Bruxellois.

— En doutiez-vous donc ? demanda gravement sir William.

— Beaucoup, j'en conviens.

— Sachez, une fois pour toutes, Monsieur Criquet, que Mwama n'affirme rien sans en être sûr.

— Alors, c'est l'infailibilité personnifiée.

— Oui, ni plus ni moins.

Les deux amis, toujours en train de se lancer dans des discussions inoffensives, allaient recommencer leur train-train habituel ; mais de Sambry y coupa court.

— Si nous allions jusque-là pour camper ? fit-il.

— Idée excellente, répondirent les camarades

— Il faut savoir d'abord si nous serons bien reçus, hazarda Mwama.

— Comment l'entends-tu ?

— C'est que les tribus de cette contrée sont généralement hostiles aux hommes blancs, maître.

— Nous tâcherons de les amadouer à l'aide de quelques présents.

— On ne risque pas d'essayer, maître.

— Voilà ce que nous ferons.

En effet on continua à marcher vers le village, dont la silhouette informe se dessinait insensiblement avec plus de précision.

On en distingua à présent l'ensemble, composé de huttes misérables construites avec des feuilles sèches entremêlées d'une mince pâte de limon.

La couleur jaunâtre et triste de ces demeures tranchait vivement sur le vert des arbres qui les enclavaient et imprimait à ce tout une teinte mélancolique qui n'était pas faite pour égayer l'esprit.

A mesure qu'on en approchait, cette impression devenait moins tolérable.

— C'est un bourg à spleen, remarqua sir William

— Un berceau de phtisie, fit Criquet.

— Un séjour enchanteur.

— A rebours.

Soudain un cri strident retentit du côté du village, et au même instant on vit s'y produire un mouvement désordonné.

Des hommes, des femmes, des enfants s'y croisaient pêle-mêle avec des exclamations rauques ou des expansions d'hostilité évidente

- On sonne l'alarme, dit Mwama.
- C'est contrariant, dit le chef.
- Envoyons-leur quelques balles, fit sentencieusement von Ruff.
- Oh, oh ! s'écria de Sambry, ce langage m'étonne de votre part, ami savant.

Et de fait, le naturaliste semblait lui-même surpris de sa réflexion par trop cavalière.

- Essayons d'abord les arguments pacifiques, dit le chef.

Cependant, comme on marchait toujours, on se trouvait bientôt dans le village même.

Du premier coup d'œil ont put se rendre compte de la situation peu agréable qui allait leur être faite, car à présent la cohue devenait indescriptible.

Les indigènes, accourus en masse, se serraient compactes les uns contre les autres, menaçants, brandissant des lances, des arcs et jusque des grands couteaux effilés, dont l'aspect seul faisait trembler sous son corps les jambes de von Ruff.

Tous ces sauvages hurlaient des menaces de mort qui résonnaient terribles, aux oreilles des explorateurs.

La foule ameutée avait à sa tête un vieux nègre, gras et dodu, à la face bestiale, et dont la tête était coiffée d'une sorte de toque de différentes couleurs. On ne put s'y tromper : c'était le chef de la bande, et son air arrogant ainsi que ses gestes haineux prouvaient assez que c'était sous son inspiration qu'agissaient les mercenaires.

Le moment devint critique et il fallait devoir prendre une prompt décision.

Sir William, tout comme Henri et Paul, s'impatientait de la situation que leur créait la neutralité incompréhensible de de Sambry.

- Courons sus ! exclama l'Anglais en apprêtant son arme.

Le chef le retint rudement.

- Je vous en prie, dit-il, pas de violence. Assez de sang comme cela.

- Mais ils vont nous massacrer comme des lapins !

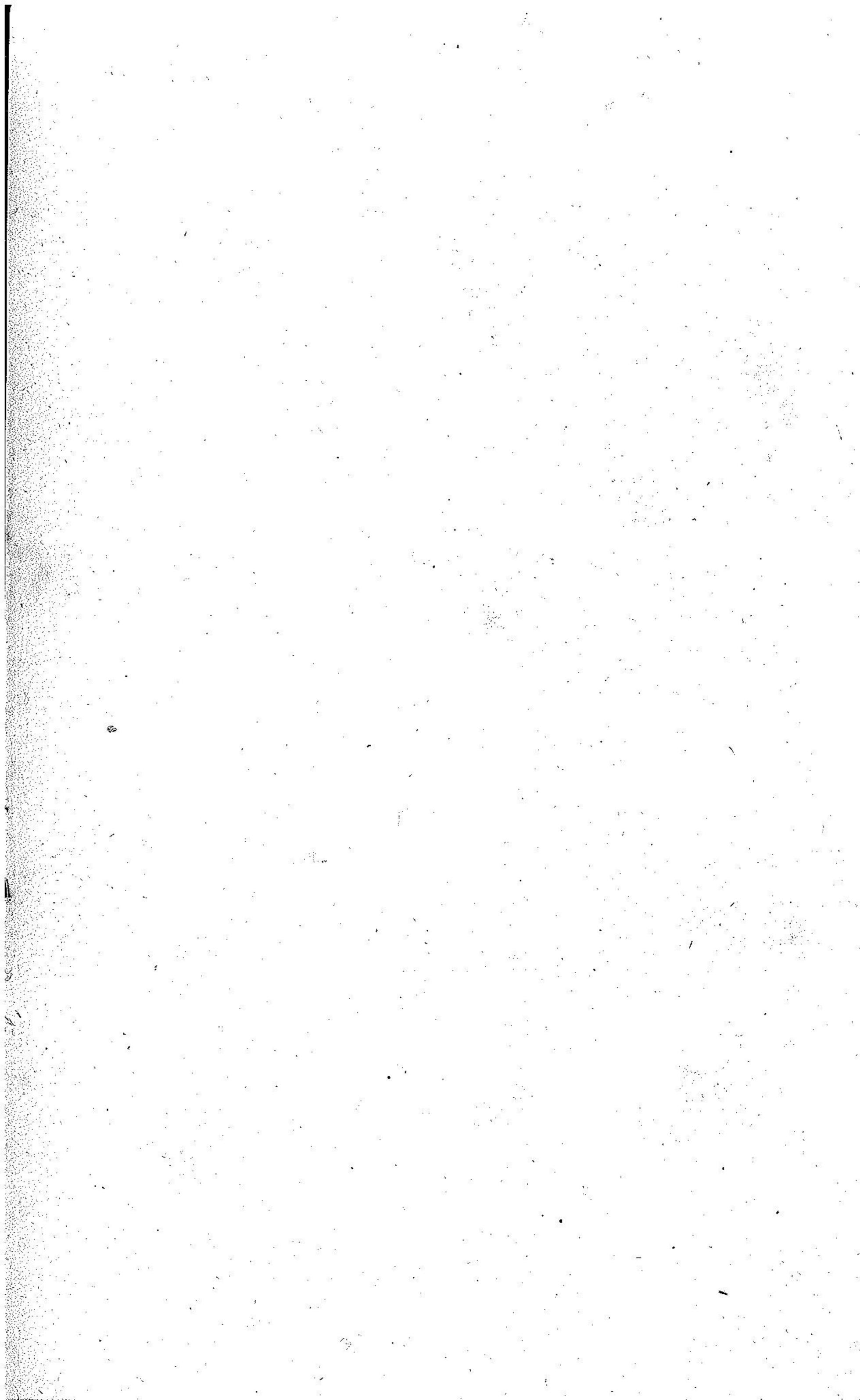
- Pas tant ! soyons calmes et voyons.

De Sambry s'empara de quelques mètres d'étoffe rouge ainsi que de bon nombre de miroirs et les offrit aux indigènes, en guise de fraternisation.

Mais, de plus en plus entêtés dans leur colère, ils repoussèrent rudement ces offres de paix, malgré l'insistance du chef blanc.



L'ON VIT UNE NUÉE DE TIGRES S'ÉLANCER. (P. 266.)



Déjà les lances des sauvages se dirigèrent vers la poitrine des explorateurs, dont quelques uns, instinctivement, portèrent le fusil à hauteur de l'œil.

De Sambry vit l'imminence du danger, et dans un effort suprême :  
— Halte ! Bas les armes ! s'écria-t-il.

Les hommes de la caravane murmurèrent hautement, mais le temps leur manqua pour formuler leurs plaintes, car, alors se déroula une scène d'un effet inattendu.

Criquet, qui avait observé sans intervenir, se jeta tout-à-coup devant ses amis ; et, bousculant von Ruff qui faillit en être renversé :

— Je vais donner à ces gaillards une leçon à ma manière, s'écria-t-il.

En même temps, prenant un élan formidable et se rappelant, sans doute, ses anciens tours d'acrobatie, il se mit à faire des moulinets dans le vide, roulant son corps en des contorsions insensées ; et, après un saut périlleux qui l'avait lancé à une hauteur de deux mètres, il vint tomber, bien d'aplomb sur ses pieds, juste devant la figure du vieux nègre.

Les indigènes, ne comprenant rien à l'exercice de Criquet, en avaient suivi les passes avec une curiosité sans bornes et en saluèrent la fin d'un homérique éclat de rire.

Subitement leur colère s'était changée en un mouvement d'admiration. Leurs armes s'abaissèrent comme par enchantement et ils se battirent les côtes de joie, imités en cela, du reste, par les explorateurs, qui se tordaient d'hilarité.

Mais le Bruxellois ne perdit pas le fil de ses idées.

Avec un aplomb infernal, il présenta les deux mains à la fois au vieux nègre, lequel, cédant à une fascination inexplicable, laissa tomber ses doigts rondelets dans les paumes de Criquet, en criant avec une satisfaction inouïe : « Bienvenu ! Bienvenu ! ».

On eut dit que le coup de baguette d'une fée venait de passer par-là, tellement le spectacle changea subitement.

Les indigènes, imitant leur chef, entourèrent les explorateurs et les saluèrent des exclamations les plus engageantes. C'étaient, sur toute la ligne, des paroles d'amitié, des signes de bienveillance à ne pas en finir.

Puis le vieux nègre se faisant l'interprète de tous, désigna le village et dit :

— Nos frères blancs ont le corps souple comme celui des fétiches. Nous les vénérons. Qu'ils soient nos amis et nos maîtres.

Pour le coup, ce dénouement dépassait les limites du possible, et les explorateurs ne surent, en réalité, quelle attitude prendre.

Ce fut encore Criquet qui sauva la situation.

— Dites-leur donc, fit-il à Mwama, que je suis le grand fétiche des blancs, et que s'ils sont bons pour nous, je les protégerai.

Le serviteur s'empressa de traduire cette phrase, qui augmenta encore l'extase des indigènes.

La bataille était définitivement gagnée, grâce à la sottise équipée de Criquet ; et, pendant que les Européens devaient faire des efforts surhumains pour garder leur sérieux, les indigènes les précédèrent vers l'entrée du village, en entonnant en leur honneur une sorte de cantique qui aurait fait mugir de rage l'immortel Meyerbeer.

Mais ils n'étaient pas encore au bout de leur surprise,

A l'apparition de la caravane dans le village, des milliers de perroquets gris, s'élevant de toutes parts, prirent leur vol et remplirent l'espace de leur caquetage peureux ; puis ils allèrent s'abattre un peu plus loin, soit dans les arbres, soit sur le sol.

Le vieux nègre expliqua qu'on avait, depuis des époques immémoriales, l'habitude de tolérer ces animaux, qui voletaient en paix autour de leurs habitations et ne se gênaient même pas de venir, de temps à autre, faire une petite visite à l'intérieur.

— Et ne s'abattent-ils pas sur vos champs ? demanda de Sambry.

— Oui, répondit l'indigène.

— Il est certain qu'ils y doivent faire des ravages ?

— Oui.

— Et vous ne les chassez pas ?

— Non.

— Pourquoi donc ?

— Je l'ignore.

On s'amusa fort des raisons de haut goût avancées par le nègre, particulièrement Criquet qui tenait à toujours se moquer de quelqu'un ou de quelque chose.

— Il n'a pas inventé la poudre, ce brave homme, dit-il.

— Au moins tient-il à ses principes, répondit sir Darly.

— Sans les expliquer.

— C'est une preuve de ses hautes connaissances diplomatiques.

Cependant, on était arrivé maintenant au milieu des huttes, dont les habitants, avertis par leurs congénères, venaient saluer les explorateurs.

On apprit alors que le village s'appelait Pafoule : que le vieux nègre

fasciné par Criquet en était le roi ; qu'on était à quatre journées de marche de Makoura sur le fleuve Congo, et que depuis plusieurs mois la contrée était infestée d'un terrible fléau, envoyé par les fétiches noirs pour punir les excès des habitants.

Cette dernière communication fut faite par le nègre sur un ton si mystérieux qu'elle éveilla réellement la curiosité des explorateurs.

— Et quel est ce fléau ? demanda de Sambry.

L'indigène hésita et eut l'œil de chercher autour de lui.

— Il cherche son porte-monnaie, ria Criquet.

— Taisez-vous donc, intervint de Sambry, et ne désorientez pas le pauvre diable.

Il posa de nouveau sa question au nègre, sans obtenir un résultat meilleur.

— Allons, voyons, avez-vous peur ? demanda-t-il.

— Je crains que les dieux ne m'entendent, fut la réponse.

Puis, baissant la voix, doucement, presque dans l'oreille des voyageurs, il murmura :

— Ce fléau sont les tigres.

— Les tigres ! hurla sir William. Bravo ! Bravissimo !

Et il se mit à courir en tous sens, brandissant son fusil, au grand ébahissement des indigènes qui ne surent se mettre dans la tête qu'une nouvelle aussi effroyable pût porter la joie dans le cœur d'un homme.

— Qu'ils viennent ! Qu'ils viennent ! s'écria l'Anglais, dans une exaltation fort admissible chez un enragé chasseur comme lui.

— Oui, reprit le nègre, ces fauves nous cernent en nombre si considérable que nos villages sont menacés nuit et jour.

— Et que faites-vous pour combattre ces ennemis sanguinaires ?

— Que voulez-vous que nous fassions ?

— Les tuer.

— Nous sommes désarmés en présence de leur quantité énorme.

La figure du vieillard prit une expression de vraie tristesse.

— Ils dévastent nos moissons, dit-il ; ils enlèvent nos chèvres et, si nous ne faisons pas bonne garde, ils mangeraient nos enfants.

— Il ment comme un dentiste, grommela Criquet.

— Pourquoi pensez-vous cela ? demanda de Sambry.

— S'il en était ainsi, nous aurions bien vu des tigres sur notre route.

— Voilà une raison qui n'en est pas une.

Il était de fait que le chef blanc lui-même taxait de boursoufflé le récit du nègre et en mettait l'exagération sur le compte de la frayeur ; mais, dans tous les cas, il crut utile de recommander à ses amis et à ses hommes les précautions les plus étendues et la plus grande prudence, en vue des éventualités possibles.

Sir William était radieux.

— Enfin je pourrai chasser pour tout de bon, fit-il ; et je propose de rester ici jusqu'à ce que les tigres soient venus nous relancer.

— Oh, oh ! répondit le chef ; c'est vraiment trop de zèle

— Le tigre, voyez-vous, cela me va. C'est une cible royale.

— Oui, mais ils n'y sont pas encore, ricana Criquet.

L'Anglais lui jeta un coup d'œil furieux.

— Qu'en savez-vous ? interrogea-t-il.

— Je n'en sais rien, mais je suppose tout simplement.

— Eh bien, ami Criquet, je n'ai que faire de vos appréciations.

— Pourtant, je vous les donne à titre gratuit.

— Et moi j'ai l'honneur de ne pas les accepter.

De Sambry intervint et coupa court au bavardage éternel de ces deux inoffensifs chamailleurs.

— Dressons les tentes, fit le chef.

— En effet, il est temps, dit Paul, car la nuit va bientôt venir.

Le monarque de Pafoule avait gracieusement mis à la disposition des explorateurs un beau coin de son village.

L'emplacement ouvrait d'un côté sur la place publique et se fermait de l'autre par l'herbage touffu des jungles et la végétation luxuriante d'une épaisse forêt, dans laquelle un sourd et immense bruissement d'ailes annonçait la présence de bataillons d'oiseaux.

En vérité l'endroit était charmant, clôturé qu'il était par ce gigantesque rideau de verdure.

Le personnel de la caravane, dans la perspective d'un bon repas, se hâta à la besogne, et il ne lui fallut pas bien longtemps pour camper sur leurs pieux les habitations en toile, qui faisaient l'admiration des natifs de Pafoule.

Ce travail terminé, de Sambry songea à ses devoirs de hôte, en soulevant la question du hongo volontaire.

— Si nous donnions quelques verroteries ? fit-il.

— Je crois qu'il y a mieux à faire, maître, répondit Mwama.

— Vraiment. Quoi donc ?

— Les gens de ces contrées adorent le sel.

— Le sel !

— Oui, maître ; c'est leur plus grand régal.

— Eh bien ! Va pour le sel !

Sans tarder, de Sambry se fit apporter une raisonnable portion de sel marin, et après avoir réuni autour des tentes, les indigènes de Pafoule, il leur en fit une distribution assez large.

Des cris d'enthousiasme accueillirent cette libéralité, et l'on vit bientôt tous les nègres se gaver, à pleines poignées, de la substance salée, au grand divertissement des explorateurs.

— Dans une heure ils vont vider toutes les eaux du voisinage, fit Criquet.

## XXII

### DES TIGRES EN MASSE

On laissa les noirs à leur félicité et l'on se réunit dans la tente commune, pour le repas du soir.

Le fameux tour de gymnastique exécuté par Criquet fit les principaux frais de la conversation, et l'on en riait encore de bon cœur.

— Riez tant que vous voulez, dit le Bruxellois ; grâce à ma ruse nous sommes ici, à manger tranquillement notre morceau de viande.

— Mais comment, diable, avez vous eu l'idée de cette farce, demanda Henri.

Criquet tira de gros yeux et hocha les épaules.

— Quant à ça, je l'ignore absolument comme vous, répondit-il.

— Pourtant on ne s'exécute pas ainsi sans but préalable.

— Je vous avoue que je n'en avais pas.

— Allons donc !

— Parole de Bruxellois ! je me sentis tout-à-coup une espèce de démangeaison, une envie de sauter ; et, ma foi, je me suis mis à le faire.

— Ce qui vous a fait passer à la hauteur des fétiches.

— A la grande gloire de moi-même, et au profit de....

La phrase de Criquet fut coupée par un hurlement terrible parti du dehors, et qui se produisit si près des explorateurs que tous, instinctivement, prêtèrent une oreille effrayée.

— Les tigres ! s'écria Sir William en se jetant sur son fusil.